

Nawal Aït Benalla-Lagraa

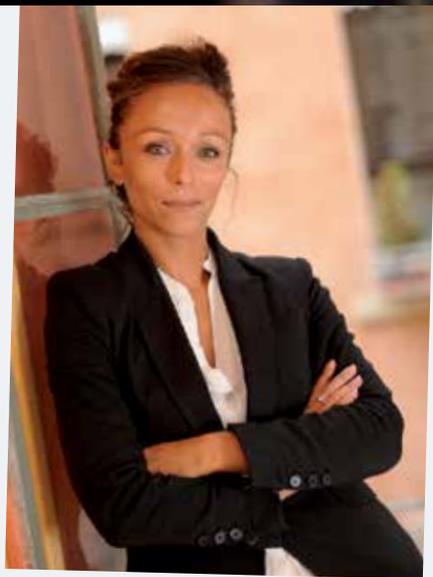
LA DANSE COMME THÉRAPIE

La danseuse marocaine, qui a encouragé son mari le chorégraphe Abou Lagraa à retrouver ses racines algériennes, évoque son dernier spectacle, le bien nommé *El Djoudour*. PAR A.F.G.L.

Au Train Bleu, où nous nous sommes donné rendez-vous, sa silhouette sèche et élancée de danseuse ne trompe pas. Avant de se rendre aux répétitions parisiennes du dernier spectacle de son mari, Nawal Aït Benalla-Lagraa, née au Maroc il y a 34 ans, parle avec autant d'admiration que de passion de la création de sa moitié, un spectacle « *qui interroge le corps à la fois désiré et adulé, mutilé et sacrifié* » dans la culture musulmane. Entre les deux danseurs, la flamme de l'amour et de la création brûle comme au premier jour. Rencontre.

Quel est votre parcours ?

Je suis arrivée à l'âge de 8 ans en France (près de Montpellier, *ndlr*). Le truc banal : le père qui ne trouve pas de boulot donc beaucoup moins d'argent, voire même presque pas du tout. Vers 11 ans, j'étais un peu garçon manqué, plutôt branchée sports collectifs et je me disais que la danse, ce n'était pas pour moi. Je ne voulais faire que du jazz et du hip-hop mais là où j'habitais il n'y en avait pas, et ma prof m'a forcée à faire de la danse classique. Elle a bien fait, parce que j'ai adoré ! Pourtant,



je n'étais pas faite pour ça : j'étais ronde et absolument pas disciplinée. Mais ça m'a appris la vie. J'étais dans une petite école, je n'ai pas fait de conservatoire. A 15 ans, j'ai décidé de prendre des cours avec le Cned et d'en faire mon métier. Ça a angoissé mes parents qui avaient peur financièrement mais à côté de ça, je gardais une petite fille pour payer les collants, les chaussons, et ils voyaient bien que la danse me donnait une assise dans la vie, me soignait, m'apprenait

à grandir... et à fermer ma bouche aussi ! C'était vraiment une thérapie. Je suis montée à Paris à 19 ans et voilà.

Enfin, avez-vous prouvé à vos parents qu'on pouvait bien vivre de ce métier ?

On peut en vivre, bien sûr, mais il faut être extrêmement travailleur. On ne peut pas faire ce métier en dilettante : un jour j'ai envie, un jour non. Mon père m'a toujours encouragée à danser. Mais la première fois que ma famille est venue me voir sur scène, c'était la panique totale ! Je crois même que j'en ai vomi avant le spectacle ! A la fin, je regardais mes parents et mes deux grands frères comme des aliens, guettant leurs réactions, et en fait ils étaient juste émus et fiers. En plus, c'était la première fois que je dansais sur une musique arabe et en solo.

Qui a choisi le nom de votre compagnie, La Baraka ?

C'est mon mari qui l'a créée quand il est arrivé d'Allemagne en 1997. Je trouve que ça lui va très bien comme nom pour une compagnie qui se veut chercheuse de talents maghrébins, et parce qu'il en faut aussi de la chance dans la danse.



Enfin, vous avez oublié le Maroc ?! Je nourris toujours l'idée de retourner vivre au Maroc un jour. Mais je ne veux pas rentrer dans ce sectarisme d'autant qu'avec Abou, nous avons une culture berbère commune. Je préfère trouver des choses qui nous unissent plutôt que l'inverse ! Dans le spectacle, quand la voix de la chanteuse algérienne Houria Aichi retentit, on se croirait tous les deux au milieu des montagnes kabyles, sans distinction d'origines !

Votre propre perception du corps diffère-t-elle de celle de vos danseurs maghrébins ?

Oui, parce qu'ils ont une notion de la danse et du corps très différente de notre conception occidentale où l'on sait que c'est un travail, et non, parce qu'on sait ce qu'ils ressentent. Même nous, quand on va au Maghreb, on ne se prend pas la main. Je vois ça comme une sorte de respect vis-à-vis des gens.

Une ambivalence qui a particulièrement inspiré votre épouse...

Oui, ces corps sont extrêmement proches dans le privé, où on est toujours en train de se faire des câlins, alors que dans l'espace public, on ne montre rien. Sur scène, les hommes et les femmes ne se rencontrent pas mais se cherchent. Cette frustration est essentielle et très belle parce qu'elle peut faire naître des relations poétiques et profondes. D'ailleurs, dans ce spectacle qui met en scène 8 garçons et 6 filles, c'est drôle parce que 5 des danseurs n'avaient jamais dansé avec des femmes. Et il y a eu blocage, car ils n'envisageaient pas d'être aussi sensuels avec une autre femme que la leur. On a dû leur laisser un peu de temps pour qu'ils comprennent que c'était un travail. Aujourd'hui, c'est devenu normal, une danseuse est une collègue et ça les fait presque rire ! ■



Comment vous êtes-vous rencontrés ? C'était en 2006 lors d'une audition où il cherchait 5 filles. On était 750 candidates et j'ai été prise. Ça a été un coup de foudre, autant professionnel, qu'humain et artistique. J'étais hyper fière qu'un Algérien soit à cette place-là, si talentueux, si étrange aussi ! Il n'a pas d'étiquette, il est libre, proche de ses racines et en même temps très contemporain. Moi, j'ai grandi au Maroc et on partage cette culture berbère. Ce jour-là, je me souviens que je n'arrêtais pas de regarder le ciel en pensant : « Pfiouuu, qu'est-ce qui se passe ?! » Je me suis dit que c'était le mektoub !

Comment est née l'idée de dénicher et former les jeunes talents algériens ? J'ai toujours eu en moi le désir de retourner avec la danse au Maroc. Quand j'ai rencontré Abou, il n'était pas retourné en Algérie depuis 18 ans pour les raisons malheureuses qu'on

connaît. Je l'ai poussé à y retourner en lui disant qu'il ne pouvait pas se construire avec une telle fracture dans le corps et dans le cœur. Il y est allé pour voir sa famille en 2008 et on a immédiatement eu le déclic de vouloir travailler avec des danseurs de là-bas. D'où la naissance du projet Pont Culturel Méditerranéen Franco-Algérien / Ballet Contemporain d'Alger. Lors des auditions, on a vu des gens hyper talentueux bien qu'un peu maladroit... on se reconnaissait en eux. Ils donnent tout dans la danse. J'ai décidé de les former et j'ai constaté qu'ils avaient juste besoin de cadre et de discipline.

Dates de tournée de La Baraka pour El Djoudour

* **Les 5, 6 et 7 avril 2013** - Les Gémeaux / Scène Nationale / Sceaux * **Le 9 avril 2013** - Le Phénix / Scène Nationale / Valenciennes * **Le 12 avril 2013** - La Coursive / Scène Nationale / La Rochelle * **Les 18, 19 et 20 avril 2013** - Théâtre National de Chaillot / Paris * **Le 3 mai 2013** - Espace des arts / Chalon-sur-Saône * **Juin 2013** - Holland Festival / Amsterdam / Pays Bas * **Les 8 et 9 juillet 2013** - Nuits de Fourvière / Lyon
Réservations au 08 20 13 2013 (prix des places : de 5 à 20 €).